

JEAN-LUC FOURNET & MICHEL PEZIN

UNE INSCRIPTION SUR ALBÂTRE À PÉRIGUEUX

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 91 (1992) 103–106

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn



## Une inscription sur albâtre à Périgueux<sup>1</sup>

En parcourant le catalogue de l'exposition organisée en l'honneur de J. Clédat au Musée du Périgord<sup>2</sup>, on trouve sous le n° 116<sup>3</sup> une pièce qui attire l'attention: il s'agit d'une courte inscription à l'encre noire sur un morceau d'albâtre poli (H 5, 2 x L 12, 7 cm) - matériau peu usuel. Nous en donnons une transcription d'après la photographie du catalogue (cf. Tafel IIa):

- |   |                   |
|---|-------------------|
| 1 | ΛΑΛΕΙΤΑΜΕΤΡΑΚΑ[   |
| 2 | ΜΗΛΑΛΕΙΑΜΗΣΕΔ . [ |
| 3 | ΦΙΛΟΠΟΝΕΙ         |

1.3: EI paraît avoir été tracé sur un I ou un H effacé.

Le texte est écrit à l'encre; l'écriture s'apparente donc à celles des papyrus: il s'agit d'une onciale appliquée où chaque lettre est dotée de petits *apices* décoratifs et que l'on peut dater du II s. ap. (peut-être du III s.)

La rédactrice de la notice du catalogue se demande "le sens" et "le but de ces trois lignes" - dans lesquelles elle verrait une sorte de conseil en trois parties: "Parle avec mesure, ne parle pas immédiatement (c'est-à-dire sans réfléchir ?), aime le labeur (ou travaille avec amour ?)", appartenant peut-être à "un monument funéraire". La présente notule s'efforcera de répondre à cette double interrogation.

Il s'agit effectivement d'un conseil formulé sur le mode de la sentence. On pense à Ménandre, sous le nom duquel nous sont parvenues des *Sentences monostiques* (Γνώμαι μονόστιχοι)<sup>4</sup> qui connurent une large diffusion dans l'Antiquité. Et de fait le monostique 455 de l'édition Jaekel donne la solution:

Λάλει τὰ μέτρια, μὴ λάλει <δ'> ἄ μή σε δεῖ.

"Parle modérément et ne dis pas ce que tu ne dois pas dire (c'est-à-dire : parle quand il le faut)".

Nous pouvons compléter ainsi notre fragment d'albâtre:

Λάλει τὰ μέτρ<ι>α κα[ι]

μὴ λάλει ἄ μή σε δε[ῖ]

φιλοπόνει

<sup>1</sup> Nous remercions M. Soubeyran, conservateur du Musée du Périgord, de nous avoir communiqué une photographie pour la publication. Arnaud Loth en est l'auteur.

<sup>2</sup> Dans les pas de Jean Clédat - *L'Égypte en Périgord - Catalogue raisonné de l'exposition*, Paris-Louvain 1991.

<sup>3</sup> P. 93, n° inv. 2382 (don Clédat), provenance: Hermopolis.

<sup>4</sup> *Menandri Sententiae*, éd. S. Jaekel (Teubner 1964). Aux papyrus qu'utilise Jaekel, il faut ajouter le papyrus que publie Maria Serena Funghi, "PMilVogliano inv. 1241 v.: γνώμαι μονόστιχοι", *Miscellanea Papyrologica, Papyrologica Florentina*, XIX (Florence 1990), I, p. 181-188 et les autres papyrus parus après Jaekel dont elle dresse la liste p. 183, n.7 et p. 184, n. 8 (référence donnée par M. Hagedorn).

Dans le détail, on constate, si l'on excepte l'oubli du *iota*, une variante avec l'édition Jaekel concernant la coordination des deux membres qui constituent ce trimètre. Mais en fait le texte de l'édition est le résultat d'une double correction de Thierfelder (qui ajoute un δ') et de Jaekel (qui retranche le καί) destinée à normaliser ce vers pour éviter le hiatus et en faire un trimètre iam-bique attendu. Autrement dit le texte des manuscrits<sup>5</sup> donne unanimement et sans doute fautivement λάλει τὰ μέτρια καὶ μὴ λάλει ἄ μή σε δεῖ comme notre inscription. Peut-on invoquer d'autres exemples de ce vers qui nous donneraient la forme métriquement correcte ?

Il existe trois autres attestations de ce monostique. Les voici:

1- Une inscription pariétale du VI/VII s. provenant du monastère d'Epiphane, consacrée aux *Sentences* de Ménandre (n° 615 = Pack<sup>2</sup> 1244)<sup>6</sup>:

l. 19 ]λαλει τα με[τρια

complété dans le commentaire (p. 321) en

λάλει {τὰ} μέ[τρια καὶ μὴ λάλει ἄ μή σε δεῖ ]

L'éditeur athétise le τὰ pour des raisons métriques; mais le remède n'est pas assez fort puisque subsiste un hiatus normalement proscrit (λάλει ἄ).

2- Un codex de papyrus du VII s., partagé entre le Vatican et le Tiroler Landesmuseum Ferdinandeum d'Innsbruck qui donne une série de sentences de Ménandre suivies de leur traduction en copte<sup>7</sup>:

Fol. VIIb, l. 186-188     λαλει τα με[τρια τουτο γαρ]  
                                       [ποιειν σε δει ::] ωδδεκαταμ[ε-]  
                                       [τρωνγ]δρετ[ω]ωενακπε ::

La fin du trimètre est assurée, pour le sens, par le copte.

3- *O.Petrie* 449 (VI s. = Pack<sup>2</sup> 1585), réédité par E. Spinelli,<sup>8</sup> qui présente sur les deux faces une série de sentences de Ménandre:

Face concave, l. 5-6     λάλει μέτρια καὶ μὴ λάλει {τ} [ ἄ μή  
                                       σε δεῖ·             ]

La première attestation est trop fragmentaire, la deuxième trop éloignée pour nous aider à résoudre le problème. La troisième est plus intéressante car, malgré ses lacunes, elle confirme le καί des autres témoins. Mais le τ devant le relatif apporte un élément nouveau: puisque la particule τε n'a aucun sens (elle devrait, de plus, être aspirée) et que la lecture τὰ est syntaxiquement incohérente, on serait tenté d'y voir -solution qu'oublie d'envisager l'éditeur- une forme altérée de δ', qui est peut-être la trace d'une tentative de retrouver une coordination métriquement appropriée pour ce monostique. Ainsi l'*O.Petrie* 449 pourrait être un témoin hybride de deux états du texte entrés en collusion:

λάλει τὰ μέτρια καὶ μὴ λάλει ἄ μή σε δεῖ

et            λάλει τὰ μέτρια, μὴ λάλει δ' ἄ μή σε δεῖ.

<sup>5</sup> Notés dans d'éd. Jaekel sous le sigle ε qui représente la source commune des trois mss.: K (XIII s.), P (XIII s.) et V (XIII/XIV s.)

<sup>6</sup> W. E. Crum et H. G. E. White, *The Monastery of Epiphanius at Thebes*, II (New York 1926).

<sup>7</sup> D. Hagedorn et M. Weber, "Die griechisch-koptische Rezension der Menandersentzenen", *ZPE* 3 (1968) 15-50 et particulièrement 22-45 (Pack<sup>2</sup> deest).

<sup>8</sup> Dans A. Brancacci et alii, *Aristoxenica, Menandrea Fragmenta Philosophica, Studi e Testi per il corpus dei papiri filosofici greci e latini*, 3 (Florence 1988), "Sentenze Menandree OPetrie 449: lettura nuove ed inedite", p. 49-57 (pl. II). Nous remercions M. Hagedorn pour cette référence.

En tout cas ce second état est, tel quel, totalement absent de la tradition aussi bien papyrologique que manuscrite. Ainsi peut-on s'étonner que la sentence soit corrompue de la même façon dans tous les témoins<sup>9</sup>. On sait que ces sentences ont subi, au cours de leur transmission, des adaptations et des altérations au point que, dans certains recueils, elles n'ont plus rien du trimètre et s'apparentent à des maximes en prose. Mais comment expliquer cette unanimité dans l'erreur entre un texte du II/III s. et des manuscrits d'époque médiévale? Bornons-nous à constater que l'erreur présente dans la tradition manuscrite remonterait au moins au II/III s. ap., date de notre morceau d'albâtre qui est ainsi le plus vieux témoin de cette sentence<sup>10</sup>.

Reste à résoudre le but de cette inscription. Le φιλοπόνει de la troisième ligne nous oriente vers un milieu très nettement scolaire. "Aie du coeur à l'ouvrage" (en français moderne: "bon travail !") est, avec l'exhortation au silence qui précède, la recommandation la plus commune d'un maître d'école à ses élèves. Le fait qu'elle soit encadrée souligne son importance. Nous avons d'autres exemples de cet impératif dans un contexte exactement identique:

1- *P. Ross. Georg.* I 13 (= Pack<sup>2</sup> 1882, Debut<sup>11</sup> n° 111): tablette du III s. ap. où le maître a écrit en grosses onciales une maxime de deux trimètres destinée à être recopiée par l'élève. Il fait suivre la sentence d'un φιλοπόνει].

2- Froehner, *Annales de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie*, 3 (1868) LXVIII (=Pack<sup>2</sup> 2731, Debut n° 132): sur la première tablette en bois de ce cahier du III s. ap., le maître a écrit sur cinq lignes une sentence de deux trimètres iambiques qu'il conclut à la l. 6 par =φιλοπόνει=. L'élève a ensuite recopié plusieurs fois la même phrase sur les trois autres tablettes.

3- E.J. Goodspeed, "Greek Documents in the Museum of New York Historical Society", *Mélanges Nicole*, Genève 1905, I p. 182-183, n° 8 (= Pack<sup>2</sup> 1886, Debut n° 129): dans ce cahier de trois tablettes cirées du III s., le maître a copié une sentence de trois trimètres suivie de φιλοπόνει<sup>12</sup>.

<sup>9</sup> Le premier problème que pose cette sentence est, comme on l'a vu, le hiatus λάλει ἄ. Or les mss. des *Sentences* de Ménandre présentent presque dix cas de hiatus que les éditeurs ont corrigés: *Mon.* 81 ἄπασιν <ν> ἡμῖν, 151 ἐστι <ν> ἦ, 259 ἄνδρα <γ> εὔ, 336 φρόνει <γ> ὑπέρθεα, 340 τό <γ> εὐσεβείν, 486 γυναῖκα <ς> εἰς, 492 μαστιγία <ς> ἔγχαλκος, 498 νομίζε <τ> εὐτυχεῖν, 525 γονεῦσιν <ν> ἰσοθέους. Mais dans tous ces exemples, la suppression du hiatus se fait au prix de très légères retouches (le plus souvent en ajoutant un γ' ou un nu euphonique). Dans le cas de notre sentence, on pourrait aussi proposer μὴ λαλήσῃ ἄ κτλ. (cf. *Mon.* 486, 499, etc.), mais le καί continuerait à faire problème, à moins de lire λάλει μέτρα (cf. *Comparatio Menandri et Philistionis*, II 65A), dont le λάλει τὰ μέτρα de notre fragment d'albâtre est un équivalent métrique (mais sémantiquement incorrect). On voit que toute tentative de correction s'efforçant de concilier les éléments déjà existants (en l'occurrence de garder le καί) aboutit à transformer profondément ce trimètre. Cf, par exemple, la proposition d'A. Grilli, "Sulle Sententiae Menandri", *Paideia* 24 (1969) 188: λάλει τὰ μέτρα καὶ μὴ λάλει ἄ μὴ δεῖ, solution qui n'évite pas le hiatus, tout en supprimant hardiment le σε.

<sup>10</sup> Les recueils médiévaux des *Sentences* de Ménandre offrent un autre exemple -mais moins patent- de corruption attestée dans les papyrus. Cf. *Mon.* 99: βραδὺς πρὸς ὀργὴν ἐγκρατῆς φέρειν γενοῦ. Ἐγκρατῆς est la leçon unique des mss. (XZΓ), confirmée par le Pap. XIV, l. 18, de la liste de Jaekel (VI s., rééd. dans *ZPE* 35 [1968] 22-45, Fol. IIa 52-54) qui donne βραδὴν (l. βραδὺς) πρὸς ὀργὴν ἐγκρατῆν (l. ἐγκρατῆς) φ[έρ]ειν γενοῦ. Pour éviter la parataxe choquante, Thierfelder a corrigé ἐγκρατῆς en <κ>ἀγκρατῆς, *emendatio* retenue par Jaekel. Mais cet exemple offre une différence de taille avec le cas qui nous occupe: la corruption du texte n'affecte en rien la métrique.

<sup>11</sup> J. Debut, "Les documents scolaires", *ZPE* 63 (1986) 251-278.

<sup>12</sup> A la lumière des exemples précédents, on corrigera l'opinion de l'éditeur qui, en lisant φιλοπονε, proposait éventuellement d'y voir une épithète comme dans le nom Ἰωάννης Φιλόπονος.

Ces trois tablettes -qui datent toutes du III s.- présentent une structure commune avec notre fragment d'albâtre: une sentence iambique suivie d'un φιλοπόνει exhortatif destiné à encourager l'élève qui s'apprête à recopier un certain nombre de fois la phrase proposée.

D'autres exemples illustrent l'emploi spécifiquement scolaire de ce verbe<sup>13</sup>: évoquons le *MPER XV 97* (I s. ap.) qui est un exercice de copie de formulaires documentaires dans lequel est écrit trois fois (l. 4, 5 et 8) φιλοπονει γραφων. Les éditeurs hésitent sur l'accentuation: φιλοπόνει γραφων "sei eifrig beim Schreiben!" ou φιλοπονει γραφων "ein Schreibender ist eifrig". La première solution s'accorde mieux avec les trois exemples cités ci-dessus.

Cet impératif se rencontre également sur la tablette de Berlin inv. 13234 s.d. (= Pack<sup>2</sup> 2736, Debut n° 115), dans un contexte toujours scolaire, mais ici intégré dans le texte lui-même que l'élève a recopié quatre fois. Il manque deux pieds pour que cela soit un trimètre:

Φιλοπόνει, ὦ παῖ, μὴ δαρῆς.

"Aie du coeur à l'ouvrage, mon enfant, de peur d'être battu (litt. écorché)".

Citons enfin le *P.Oxy. X 1296* (III s. ap.), lettre qu'écrivait un fils à son père, inquiet au sujet de ses études:

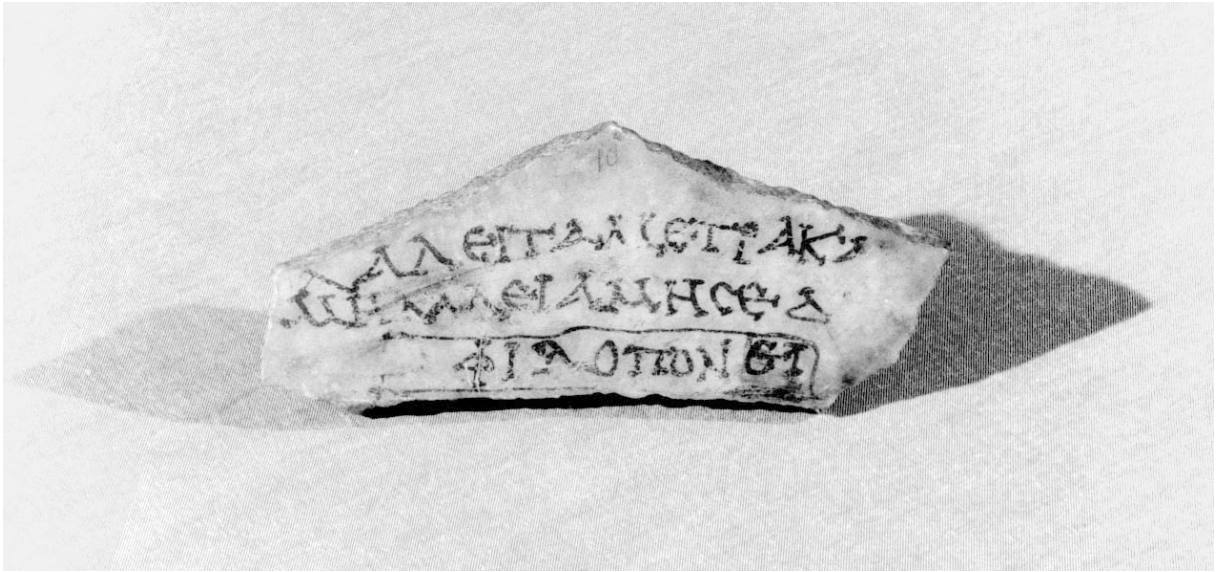
l. 5-8 ἀμερίμνη οὖν, πάτερ, χάριν τῶν μαθημάτων ἡμῶν· φιλοπονοῦ-  
μεν καὶ ἀναψύχομεν.

Ce fragment d'albâtre devait donc constituer une sorte de petite pancarte rédigée par un γραμματικός pour l'édification de ses élèves ou, plus probablement, un modèle proposé comme exercice d'écriture. Il donne une preuve supplémentaire de la nature essentiellement scolaire des *Sentences* de Ménandre, grâce à laquelle elles continueront à être transmises sans interruption, tandis que les comédies de l'auteur du même nom disparaissent peu à peu. N'est en effet retenu de la culture classique que ce qui peut s'adapter aux étroites et sélectives nécessités de l'enseignement. Mais il s'agit là d'un autre problème.

Université de Strasbourg II  
CNRS-Collège de France

Jean-Luc Fournet  
Michel Pezin

<sup>13</sup> Pour la notion de φιλοπονία à l'école, on se reportera également à E. Ziebarth, *Aus dem griechischen Schulwesen* <sup>2</sup> (Leipzig-Berlin 1914), p. 115 et 121.



Inscription auf Alabaster (Musée du Périgord, Inv. N° 2382)